

Journal de glace

Au début du monde, il n'y avait que Tom et moi. La planète tournait sous les lames de nos patins pendant que je tenais sa main comme s'il allait tomber d'une falaise.

* * *

22 décembre

Quarante ans ont passé depuis la dernière fois où tu as chaussé des patins. Vacillant, tu t'accroches à moi, les bras écartés et le cou raide. Tu me répètes que tu n'as pas besoin de casque, que tu patinais bien autrefois, que tu dois te faire aux lames d'aujourd'hui. Nous progressons à peine sur l'anneau en plein air. Pourquoi n'ai-je pas choisi une patinoire intérieure ? Tu aurais pu te tenir à la bande. J'ai mal à la main et au poignet, mais je ne pense qu'à une chose : protéger ta tête. Ta belle tête pleine de connaissances encyclopédiques. Ta tête barbue que je ne me lasse pas d'embrasser.

6 janvier

Nous longeons le bord de la patinoire. Je te parle de ton centre de gravité, de la façon de le descendre. Nous rigolons un peu, mais l'angoisse ne me quitte pas. Si tu te frappais la tête sur cette glace dure comme du béton... Me parlerais-tu encore de la reproduction des lombrics et de la couleur des homards ? Et les cours de morse que tu me donnes, pourrais-je continuer, selon notre méthode, à te taper des messages sur le crâne ? Ton enthousiasme me rassure un peu. Comme toujours, tu sais ce que tu fais.

13 janvier

Nous explorons les quatre coins de la ville, passant d'un aréna à l'autre. Celui-ci est rempli d'adolescents rapides sur leurs patins, qui nous dépassent par la gauche, par la droite, tournent autour de nous, se déplacent en marche arrière, se bousculent en riant, ignorant la frayeur qui secoue ma pensée. Je resserre ma poigne sur ta main. Ce n'est pas aujourd'hui que l'accident va se produire. Tu t'assois après un ou deux tours et je me repose avec toi. Quand les jeunes se calment, je retourne sur la glace et tu me regardes. Seule, je glisse plus librement, et chaque passage devant toi est l'occasion de quelques grimaces bien senties. Tu reprends enfin ma main pour te relancer, un peu plus solide qu'au début. Tu ne t'accroches pas à moi, c'est moi qui tiens ta paume bien appuyée contre la mienne. Cette paume, que je chéris depuis tant d'années. L'activité m'oxygène et mon esprit s'échauffe. Je pense à tes mains habiles et pleines de surprises, qui savent trouver une panne d'électronique et la réparer, immobiliser un oiseau en le tournant sur le dos, sortir le moteur d'une voiture pour le réparer, ouvrir le crâne d'un défunt et en extraire

le cerveau, filmer l'accouplement d'escargots suivi de la ponte et de l'éclosion des œufs. Y a-t-il sur terre une pieuvre plus compétente que toi ?

20 janvier

Nous sommes dans un vieil aréna tout en bois. Les poutres surplombant la glace, les murs du vestiaire, les bancs, les portes et le cadre des fenêtres, que du bois. Il s'en dégage une odeur douceâtre, mais surtout l'impression de découvrir un lieu historique, où des générations ont tout donné pour compter un but ou virevolter en tutu.

À notre arrivée, nous croisons sur le perron une volée de jeunes filles, qui s'éloignent avec leur queue de cheval et leur sac à dos. Tu es joyeux sur la glace. Je te tiens toujours la main et je change de côté pour préserver les miennes. Un couple venu récemment de Colombie apprivoise les patins et l'équilibre. Nous échangeons des sourires. Tu me parles de ton projet, qui consiste à humidifier un bocal ayant contenu de l'eau d'une mare pour voir si des rotifères enkystés se réveilleront et se laisseront observer au microscope. Vu de profil, ton visage a la couleur de la neige au lever du soleil.

24 janvier

Le vestiaire de ce centre sportif vaut le détour. On y croise des gens ouverts à la conversation, comme ces femmes, qui te parlent d'aiguisage de lames. Nous franchissons à petits pas le seuil de la patinoire. Les premiers élans sont les plus durs. Toujours cette peur d'une blessure à la tête. « En souplesse », te dis-je. Je n'en mène pas beaucoup plus large que toi, rouillée par des années sédentaires. Une chanson de Billy Joel nous parvient par rafales, suivant les virages. Tu me remercies d'être là. Quand nous nous arrêtons devant le banc des pénalités, tu me tiens contre toi au risque de perdre l'équilibre.

2 février

Il y a une dame que nous croisons souvent. Elle patine toujours seule, vêtue d'un pantalon gris et d'un manteau noir. Elle doit avoir soixante-dix ans. « Autrefois, je venais avec mon mari, mais depuis sa mort, je viens seule. Je ne suis pas bien solide sur mes patins. » Puis, elle me regarde intensément et déclare, inconsciente de son inversion des rôles, « Vous avez de la chance de pouvoir vous tenir à la main de votre mari. »

7 février

Quand tu parles de choses et d'autres en patinant, je sais que tu prends confiance. Nous nous donnons des objectifs. Un tour de plus. Encore un autre. Les muscles de nos jambes se raffermissent. Aujourd'hui, c'est de ton tableau à l'huile que nous parlons. Celui que tu peaufines depuis cinq ou six ans. « Je cherche le mouvement dans les archets, dans les têtes. Les musiciens doivent prendre vie. » Il y a une encoche dans la glace près de la ligne

bleue ouest. Je t'entraîne le plus loin possible. C'est bizarre de te protéger. Tu as toujours été le roc sur lequel s'accroche le lichen de nous deux.

12 février

Assis sur le banc des joueurs, les deux retraités rencontrés au vestiaire nous font signe. Nous les rejoignons. Le pharmacien a acheté un chalet au bord d'un lac. L'autre se prépare à partir en croisière. Ils ouvrent la petite porte et sautent sur la glace en vieux joueurs de hockey. Nous les rejoignons comme des Jésus marchant sur l'eau. Premiers élans, premiers tours. Je te serre la main, mais un peu moins fort qu'avant. Tu arrives à redresser ton corps et à te détendre. Ton sourire en dit long.

Les haut-parleurs nous lancent *Take On Me* du groupe A-ah. Au sortir du virage, tu lâches ma main et te lances seul. Doucement. Mon cœur s'entrouvre. Tu glisses, tête nue, vers des plages froides où je ne suis pas.

Puis c'est l'attroupement. Le surveillant sort de son banc et accourt, une trousse rouge à la main. La chanson des Norvégiens joue à tue-tête. Je m'approche, les mains glacées. J'écarte les dos qui me bloquent la vue. Tu es là, par terre.

Tu donnes les premiers soins au pharmacien.

* * *

Au début du monde, sur les traces de lames rougies par le sang du blessé, il n'y avait que toi et moi, main dans la main, les doigts entrecroisés.